

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

## L'Institution nationale des Invalides

L'Hôtel des Invalides est connu du monde entier. On sait que ce magnifique ensemble architectural fut fondé par Louis XIV pour y recevoir tous les officiers et soldats "tant estropiez que vieux et caduques" et assurer leur subsistance. Il accueillera 10 000 invalides entre 1690 et 1705, où fut achevée sa construction. C'était la première fois qu'on se préoccupait des combattants blessés au service de la patrie autrement qu'en en abandonnant la responsabilité aux chefs d'armées. En 1708, le roi Soleil complètera son œuvre en créant un service de santé militaire, et c'est aux Invalides que naîtra la plus célèbre école de médecine et de chirurgie de l'époque. Les noms de Morand, Sabatier, Larrey sont demeurés célèbres. Et de Parmentier aussi, qui fut le premier apothicaire en titre.

Cette institution connaîtra maintes vicissitudes au gré des changements de régime. Nous ne pouvons les évoquer dans un espace aussi restreint. Disons simplement qu'après des heures glorieuses elle tomba au rang d'infirmerie avant de passer sous la dépendance du ministère des Pensions et Victimes de guerre. Mais devenue Institution nationale, elle n'était plus qu'un triste hospice aux murs dégradés.

Elle connaît un début de rénovation en 1955 grâce à des médecins capables et dévoués et au soutien du ministère des Anciens Combattants. Un bloc opératoire et une piscine de rééducation sont construits, mais ce n'est qu'en 1975 qu'elle connaît un véritable renouveau.

N'ayant pas été soignée aux Invalides, je ne savais pas grand-chose des soins qu'on y dispensait et je suppose que beaucoup de nos camarades ne sont guère plus documentés. Aussi, pour pouvoir leur en parler ai-je demandé un rendez-vous au Médecin-général Lagrave qui dirige cet énorme ensemble. Il m'a reçu avec beaucoup de gentillesse et s'est donné la peine de me donner un aperçu de tout ce qu'un ancien combattant invalide peut trouver dans cette maison, dont le général ne perd pas une occasion de nous rappeler qu'elle est la nôtre.

Ma première question concerne l'origine de l'actuelle *résurrection* (c'est le mot qu'il a employé) de l'Institution nationale.

— Elle remonte à 1975, me dit le général, à la suite d'une action entreprise par le gouverneur des Invalides, le général de Galbert, auprès du président de la République, qui à l'époque était M. Giscard d'Estaing. Le premier ministre, M. Chirac est venu visiter la maison et a

constaté qu'elle était dans un état de vétusté tel qu'il était nécessaire d'agir immédiatement. Une première tranche de crédits de 3 milliards 250 millions de centimes ont été débloqués et les travaux ont commencé en 1975. Depuis, ils ont continué au prorata des tranches de crédit supplémentaires. Tout a donc été décidé grâce à la démarche du général de Galbert, le gouverneur des Invalides.

— Qu'a-t-on fait exactement ?

— La rénovation a été conçue en vue d'un double but. Créer un centre de pensionnaires permettant d'héberger les vieux blessés pour le restant de leur vie, et un centre médico-chirurgical au bénéfice de tous les pensionnaires, bien sûr, mais aussi de tous les ressortissants du code des pensions, ainsi qu'à certaines autres catégories définies par un décret du 29 mars 1878.

Le centre médico-chirurgical est mixte, comme son nom l'indique. La partie médicale se traduit essentiellement par la rééducation fonctionnelle. Il n'y a pas de service de médecine générale. Le médecin de médecine interne est le chef du service des pensionnaires. Quant à la partie chirurgicale, elle comprend un service de chirurgie générale qui est, en fait, un service de chirurgie spécialisée, intégré dans un centre de para-tétraplégie (paralysie des quatre membres).

En 1955 avait déjà été créé un centre de paraplégie traumatique par le D<sup>r</sup> Pelot, un très grand chirurgien, un très grand urologue du Val-de-Grâce.

— Ce sont tous des médecins militaires ?

— Tous, les chefs de service du moins. Donc M. Pelot avait obtenu que soit créé un centre opératoire, une salle d'opération. Alors on a regroupé ici tous les blessés de guerre paraplégiques, qui étaient alors disséminés entre tous les hôpitaux et qui se trouvaient, en fait, abandonnés.

— C'étaient des anciens d'Indochine, d'Algérie ?

— C'étaient surtout des anciens de la guerre 1939-45. Ils ont donc été traités ici dans un centre spécialisé où l'on soigne les complications évolutives de la para-tétraplégie. La première, ce sont les complications urologiques. C'est pourquoi il faut être outillé pour faire ce qu'on appelle de la neuro-urologie. Ensuite il y a des complications d'ordre trophique, ce sont les escarres, qui réclament des plasties, des greffes, etc. Enfin il y a des para-ostéoarthropathies, c'est-à-dire des calcifications autour des articulations (qui ne servent plus), et évidemment les fractures pathologiques sur les os fragilisés. Enfin, il y a une autre forme de chirurgie que l'on pratique ici, c'est la neurochirurgie.

— Qu'est-ce au juste ?

— C'est une chirurgie qui s'adresse au système neurologique, autrement dit à la moelle épinière et aux racines rachidiennes. Cela consiste, par exemple, quand la moelle est comprimée, à la décompresser, lorsqu'une racine est enserrée dans un bloc de tissu fibreux

à la dégager, parfois même à sectionner certaines racines pour diminuer la spasticité, autrement dit les contractures. C'est une chirurgie à visée fonctionnelle et une chirurgie médulloradiculaire. Il y a également des actes de chirurgie antidouleur.

On traite aussi tous les amputés, que leurs moignons soient douloureux ou ulcérés, afin de pouvoir les appareiller, car il y a ici une section appareillage.



4° P. 46-16



Pour compléter la rééducation fonctionnelle, il y a un gymnase, et il y a une magnifique piscine, datant du temps du général de Gaulle, qui en avait ordonné la construction.

Nous avons alors les services annexes : service de radiologie qui nous a coûté fort cher car nous devons utiliser des appareils qui tournent autour des malades au lieu que les malades — qui sont toujours de grands invalides — soient manipulés sur les appareils. Nous avons également un service de complications externes où figurent toutes les spécialités : ophtalmo, neuro, rhumato, acupuncture, cardiologie, etc. Ce sont des médecins vacataires qui l'assurent.

Quant au service des pensionnaires, il abrite surtout des gens âgés, des gens qui ont été blessés ou déportés, dont beaucoup sont des femmes.

— **Oui. Trois de nos camarades de l'A.D.I.R. sont ici. Je viens d'en rencontrer une. Mais quel âge ont les plus jeunes de vos pensionnaires ?**

— Nous avons des malades très jeunes, parmi ceux qui font leur service militaire puisque actuellement nous n'avons pas de guerre. Les plus jeunes ont donc vingt ans, mais il nous arrive aussi, en raison de la spécialisation de notre maison, de prendre certains malades pour lesquels une demande est faite au ministère car nous sommes très bien équipés pour le *nursing*. Nous avons même 15 lits dits "fluidisés", ultra-modernes, grâce auxquels on évite les escarres et si l'on doit en traiter, permettent de positionner les malades sans trop de difficultés.

— **Ceux qui sont en petite voiture et n'ont plus leur liberté d'action, sortent-ils quelquefois ? Vont-ils voir leur famille ou leurs amis.**

— Mais oui, et je peux vous dire que nous assistons dans les services à beaucoup de mariages. Les malades nous arrivent blessés et souvent repartent au bras d'une infirmière. Et l'expérience prouve que dans ce genre de mariages il n'y a pas plus de divorces qu'ailleurs. Il semble même qu'il y en ait moins.

Voilà un aperçu de tout ce que nous faisons, mais ce qu'il faut bien dire, si vous avez l'intention d'écrire un article, c'est que nous sommes la maison des anciens combattants, qu'ils peuvent venir y consulter, se faire traiter ou opérer. Il y a tout ce qu'il faut ici.

Nous n'avons pas parlé de tout, bien sûr. D'abord nous ne pouvions entrer dans des détails et des descriptions trop techniques. Quant aux nombreuses activités de loisirs, le sport entre autres, disons que l'Institut possède un gymnase d'un modèle unique et que des invalides participent aux rencontres olympiques — et y gagnent souvent des médailles.

Sur ce, je prends congé du général Lagrave en le remerciant de m'avoir consacré autant de son précieux temps et, tandis que je regagne les bords de la Seine, je repense, après un dernier coup d'œil à l'autre face de cet ensemble unique, aux paroles que Thierry Maulnier prononça lors du Troisième Centenaire des Invalides et qui résument si bien leur destination : "Plus que le Louvre, plus que Versailles, l'Hôtel des Invalides est devenu le temple de la nation, un lieu presque sacré où elle peut associer dans le même recueillement le souvenir des règnes éclatants, le génie des artistes, les heures dorées des victoires et la souffrance des hommes."

Jacqueline Rameil

## IN MEMORIAM

### Blanche Pinard



Blanche Pinard — Phil dans la Résistance — nous a quittées le 2 juillet dernier dans ce Pays basque qu'elle avait tant aimé et où la retenaient depuis plusieurs années les suites de la maladie qui l'avait terrassée en plein Paris le 23 novembre 1976, alors qu'elle allait se recueillir devant

la dépouille d'André Malraux, dans un geste inspiré par ses propres engagements d'antan.

Elle naquit dans notre capitale le 14 juin 1904. Lorsque j'ai connu ses parents et sa sœur, j'ai compris dans quelles traditions familiales elle avait puisé la profondeur de ses convictions catholiques, son ardent patriotisme et sa totale générosité envers ses semblables.

L'idéal scout en avait fait dans sa jeunesse une excellente cheftaine pour les "Jeannettes" qu'elle entraînait avec son joyeux enthousiasme au sens de la discipline et des responsabilités.

Son refus de la défaite de 1940 et son culte de la liberté orientent rapidement son choix. Elle s'engage dans la Résistance au sein du réseau *Comète* pour y servir avec bravoure et loyauté, sans aucune économie d'elle-même.

Arrêtée par la Gestapo le 9 mars 1944 dans la librairie du boulevard dont elle assume la gérance, elle franchit comme tant d'autres les différentes étapes de l'emprisonnement et de la déportation : Fresnes, Romainville, Ravensbrück et enfin Holleischen, à la frontière sudète, où elle rejoint, au début de juin 1944 avec un certain nombre du convoi des 35 000, les 200 Françaises du convoi des 27 000 qui avaient inauguré, le 14 avril 1944, le *Sonder-Kommando* SS dépendant de Flossenbürg, destiné à fournir une partie de la main-d'œuvre pour la fabrication de munitions de D.C.A. destinées au front germano-italien.

C'est là, jusqu'au 5 mai 1945, date de notre libération, dans le partage des souffrances et des humiliations quotidiennes de la vie concentrationnaire, des risques et sanctions encourus par le sabotage systématique de nos travaux forcés, que s'est soudée pour toujours notre fraternelle amitié.

Sans cesse préoccupée de soulager et de reconforter les plus atteintes physiquement et moralement par la machine infernale nazie, rien n'a jamais eu raison de son optimisme souriant ni de sa confiance absolue en la victoire des Alliés et la cause des libertés humaines.

Après notre retour, le gouverneur Laurencie, époux de sa meilleure camarade de captivité, ancien adjoint du gouverneur Eboué, au Tchad, lui demande, de 1946 à 1947 d'assurer son secrétariat à la direction des Affaires politiques au ministère de la France d'outre-mer ; puis, détachée comme lui aux Affaires étrangères, nous la retrouvons, de 1947 à 1950, à la Délégation française auprès du Conseil de tutelle à New York, et enfin à Paris, de 1950

à 1964, au ministère des Affaires étrangères, au service de Coopération économique.

M. Jean-Pierre Brunet, ambassadeur de France à l'époque, et qui s'était particulièrement distingué aux F.F.L. comme commandant du sous-marin *Rubis*, devient son parrain dans l'ordre de la Légion d'honneur, dont il lui remet, à son domicile et à titre militaire, les insignes de chevalier, puis d'officier. "Elle était verbalement, écrit-il à la sœur de Phil, l'incarnation de toutes les qualités de la femme française d'action et de courage... Comme toujours, sa modestie allait de pair avec son indomptable sérénité dans l'adversité."

A sa sœur, à sa nièce et à sa petite-nièce, l'A.D.I.R. tout entière exprime sa profonde sympathie à l'occasion du deuil qui est aussi le sien. Toutefois, je pense que pour être tout à fait fidèle à son exemple, nous devons avant tout prolonger son souvenir dans la joie et la fierté de l'avoir connue.

Jeannette L'Herminier

### Madeleine Lansac



Chère Madeleine,

Nous sommes tous réunis aujourd'hui pour vous dire non un adieu, mais un au revoir. Je puis vous assurer que tous ici nous sommes dans la peine, car nous venons de perdre une véritable amie, toujours disponible pour recevoir et surtout écouter ceux qui venaient vers vous.

Votre sourire nous accueillait dans les moments de joie et votre amitié dans les moments de peine.

Vous avez été un exemple pour nous tous, votre vie un don de soi-même.

Quarante ans au Service social de Colombes, vous vous êtes dévouée auprès des plus déshérités.

Dès que la Résistance s'est organisée, vous vous y êtes engagée. Arrêtée en 1943, vous avez été envoyée à Ravensbrück, puis en Tchécoslovaquie jusqu'en 1945. Pendant ces deux ans de déportation, vous avez aidé, de toutes vos forces, vos compagnes à supporter leurs souffrances. Elles reconnaissent que, sans vous, elles ne seraient peut-être pas revenues en France.

On vous a décerné les plus hautes décorations. Vous êtes officier de la Légion d'honneur. Vous avez été décorée de la croix de guerre, de la médaille de la Résistance, de la médaille anglaise de la Libération, de la médaille américaine de la Libération et aussi de la médaille de vermeil de la Croix-Rouge.

En effet, vous avez été présidente de la Croix-Rouge de Colombes de 1960 à 1976 et, à ce titre, vous avez donné à tous et surtout aux jeunes secouristes un exemple de dévouement au service des autres.

En 1966, le président de la Croix-Rouge de Frankenthal vous a demandé de vous jumeler avec la Croix-Rouge de Frankenthal. Vous avez hésité une fraction de seconde et vous



# Un homme à Ravensbrück lors des dernières semaines

Après 41 années passées à mener une vie active, il faut quelque peu rechercher au fond de ses souvenirs les images qui marquent une période de la plus effroyable expérience. A la demande de votre présidente, je consens volontiers à cette recherche et constate, ce faisant, que si quelques détails ont pu être enfouis par le temps, l'essentiel reste terriblement inscrit. Je crois donc possible d'apporter, à mon tour, mon témoignage à l'A.D.I.R.

Ce témoignage ne peut concerner ce que fut Ravensbrück pour l'ensemble des hommes qui, à un moment ou un autre, connurent la déportation en ce lieu. Il concerne donc ma seule expérience et celles des quelques autres qui la partagèrent. Cette expérience fut tardive dans l'histoire de ce sinistre camp puisque je n'y arrivai avec "mon" convoi que le vendredi 13 avril 1945 au soir. Déportés, dépendant, pour la plupart des camarades dont je partageais le sort, du camp de Neuengamme, nous venions alors de Wattenstedt (région de Brunswick). Plusieurs convois en étaient partis dans la première quinzaine d'avril dans le but d'échapper à la progression des Alliés en Allemagne de l'Ouest. Notre "transport" partit de Wattenstedt le 7 avril : il comportait une majorité d'hommes mais des femmes devaient aussi en faire partie séparément. Il était constitué d'un train de wagons tombereaux, à ciel ouvert, dont les parois avaient une hauteur de 1,80 m à 2 m. C'est dans ces wagons que furent entassés les déportés de toutes nationalités, le plus souvent blessés ou malades et toujours affaiblis par de longs mois de captivité. La nourriture, succinte, avait été donnée une fois pour toute au départ et devait correspondre à un ou deux jours de nos rations de misère. Du 7 au 13 avril ce train parcourut une grande partie de l'Allemagne du Nord à la recherche d'un camp où "la cargaison" pût être déchargée. Circulant surtout de nuit par un froid qui, dans nos caisses roulantes nous paraissait glacial, il s'arrêtait le jour, souvent hors de toute gare, pour évacuer les morts qui étaient très sommairement "enterrés" à proximité de la voie ferrée. Il passa ainsi près de Neuengamme, de Bergen-Belsen, de Sachsenhausen pour finalement arriver le 13 au soir à Fürstenberg, terme du transport.

En gare de Fürstenberg, une colonne fut formée et, passant près d'un tas de cadavres qui venaient d'être sortis des wagons et où je reconnus un de mes meilleurs compagnons, (Bernard Mollet originaire d'Athis en Normandie), nous gagnâmes à pied ce que je

sus plus tard être le "petit camp" de Ravensbrück.

Une surprise nous y attendait car visiblement ce "petit" "camp" venait d'être évacué en hâte par des femmes ; nous y trouvâmes, en particulier, plusieurs paires de "socques" à semelles de bois qui nous parurent d'abord providentielles pour chausser nos pieds nus mais qui constituèrent très vite une gêne supplémentaire en raison de leur pointure inadaptée. Nous passâmes ainsi notre première nuit. Et dès le lendemain, à travers les barbelés, nous aperçûmes des femmes chargeant du sable et poussant à bras des wagonnets. Nous connaissions bien ce travail et c'est pourquoi un sentiment de pitié s'alluma en nous à l'égard de nos infortunées camarades. Au loin la sinistre plaine s'étendait, parsemée d'étangs et de bouquets de pins.

Aucun d'entre nous n'était en état d'assurer quelque travail utile. Aussi nos journées se passaient-elles en interminables appels et en rudes bagarres pour attraper une maigre nourriture dont l'aspect et le goût devenaient de plus en plus suspects.

Une horrible anecdote mérite, me semble-t-il, d'être rapportée au sujet des appels : à Wattenstedt certaines baraques étaient occupées par des israéliques qui, au cours du transport, s'étaient mêlés aux autres déportés. Lors des appels à Ravensbrück ils furent à plusieurs reprises sortis des rangs afin d'être répertoriés par nos geôliers mais, contrairement à ce qu'on pouvait craindre, ils rejoignaient ensuite leur rang. Sauf la dernière fois où, leur nombre ayant sans doute correspondu aux effectifs prévus, ils disparurent, encadrés par des militaires allemands. Peu de temps après, l'un de ces derniers revint et déclara cyniquement que les juifs avaient reçu des colis de la Croix-Rouge, qu'ils s'étaient précipités sur leur contenu et étaient tous morts. Cela concernait, selon mon souvenir, plusieurs dizaines de déportés.

D'autres déportés, parmi lesquels beaucoup de Français, furent ensuite constitués en colonnes qui, devant l'avance russe, durent partir à pied en direction du nord-ouest de Ravensbrück. Ces colonnes (auxquelles appartenait un autre bon compagnon, Pierre Dussert) après de nombreuses pertes, terminèrent leur calvaire dans la région de Malchow où ils furent libérés par les Américains.

Ceux qui restaient à Ravensbrück continuaient à survivre d'une manière de plus en plus précaire : couverts de poux, le plus souvent dysentériques, atteints par la gale, ils s'entassaient sur trois étages de paillasses, un compagnon charitable couvrant de sa couverture le visage de celui qui venait de mourir. Un seul élément était de nature à soutenir le moral des vivants : le déroulement de la guerre et spécialement "la bataille de Berlin" dont ils percevaient les échos. Ravensbrück étant situé à quelque 90 km au nord de Berlin et les Russes ayant aligné, pour cette ultime bataille, un millier de tubes d'artillerie ou de mortiers au kilomètre de front linéaire, le grondement en était nettement audible de nos crasseuses paillasses. Puis ce fut le crépitement des armes automatiques, et brusquement un matin, le 30 avril je crois, il n'y eut plus de *Posten* derrière nos barbelés. Nous étions en principe libres mais encore incapables physiquement de

jouer de cette liberté et de manifester la joie profonde que, déjà, elle nous procurait. Quelques-uns cependant, des Polonais, continuaient à éprouver de la crainte. Quelque temps se passa ainsi entre les rives de la servitude et celles où il serait possible de repartir vers la vie.

Les premiers Russes que, personnellement, j'aperçus furent ceux d'une équipe de reportage aux Armées qui, munis d'énormes appareils photographiques en bois vinrent fixer l'image de notre misère.

Le surlendemain, dans le désir puéril de rapporter un atlas, je me traînai péniblement vers Fürstenberg où d'une bien modeste manière, au milieu des banderoles russes célébrant la victoire et le 1<sup>er</sup> mai, je participai au "pillage" sous forme d'un atlas très scolaire et d'un petit "Mantel". Au cours de mon retour au camp, je croisai successivement, d'abord avec satisfaction, une colonne de prisonniers allemands gardés par des soldats russes ; ensuite avec amertume, une horde de femmes russes coiffées d'un foulard qui, devant mon aspect fantomatique, éclatèrent d'un rire moqueur.

Mais je ne devais pas conserver mon atlas bien longtemps car les plus valides d'entre nous, aidés, plus tard, par des prisonniers de guerre français du Stalag II à Neubrandenburg, obtinrent de la *Kommandatura* russe locale une amélioration de nos conditions sanitaires. Dans les cuisines du petit camp furent installés des bacs de bois remplis d'eau tiède où les Allemands réquisitionnés nous frottaient avec des brosses en chiendent. Nous y entrions, bien sûr, entièrement dépouillés de tout vêtement ou objet quelconque et en ressortions vêtus d'une chemise et d'un caleçon en molleton et chaussés de chaussons de lièze. Nous gagnions ensuite une autre partie du camp, située sous les pins à proximité d'un talus sableux entre le petit camp et le camp principal (peut-être un camp antérieurement SS ?). Cette nouvelle installation devint une sorte d'infirmerie où des médecins déportés (D<sup>r</sup> Maurice Mittelstedt) ou P.G. (Médecin Lt Lebourgeois) commencèrent à nous soigner. C'est là que le 8 mai, de la bouche d'un capitaine russe dont les propos furent traduits en allemand par un camarade letton voisin de lit, j'appris que "la guerre était finie en Europe"... et que je mangiai pour la première fois de la viande.

Notre rapatriement ne fut plus alors qu'une question de patience... et de chance, car plusieurs camarades moururent encore après le 8 mai.

Nous quittâmes Ravensbrück seulement le 25 juin pour gagner, dans une très rustique ambulance et sur des routes défoncées par les récents combats, Berlin et l'hôpital "franco-russe" Augustas. Le lendemain, des avions français du GMMTA nous embarquaient, couchés, à Tempelhof pour nous rapatrier sur Le Bourget. Ensuite des autobus parisiens, aménagés en porte-brancards, nous répartissaient dans les hôpitaux, dont l'hospice de Bicêtre.

Ravensbrück avait donc été pour mes camarades et moi le tragique épilogue de la Déportation mais aussi l'antichambre du retour à la vie et à la liberté.

Général Edmond Mahieu

## Madeleine Lansac (fin)

nous avez dit : "Ils nous tendent la main, nous ne pouvons la refuser, il faut savoir pardonner tout ce qui s'est passé pendant la guerre et essayer de se connaître et de se comprendre."

Vous avez atteint votre but et, malgré votre profonde émotion, vous êtes revenue en Allemagne, nous montrant ainsi le chemin du pardon et je dirai même de l'amitié.

Pour nous tous vous resterez, Madeleine, un exemple de tolérance et d'amour des autres.

Yvonne Novion,  
fidèle collaboratrice de Madeleine Lansac  
à la Croix-Rouge de Colombes.



## Fred Scamaroni (1914-1943), par Marie-Claire Scamaroni

Il est des familles dont les liens sont si profonds que l'amitié vient doubler l'amour fraternel, maternel, filial. Cet amour va si loin qu'il laisse le frère, le fils partir vers les dangers les plus terribles — la torture, la mort — sans un mot de plainte. Les sœurs, la mère courent d'autres dangers sous une autre forme.

"Cette biographie\* n'est pas comme les autres", me disait une amie.

De fait, la dernière entrevue de Fred Scamaroni avec sa mère est bouleversante. Il part pour ne plus jamais la revoir, mais il sait, oui, il sait qu'elle comprend.

Sœurs, mère, n'apprendront sa mort (le 19 juin 1943) qu'assez tard. Entre-temps, sa Corse, leur Corse française a déjà été libérée de l'occupation italienne. Elles n'ont toujours

aucune nouvelle de Fred — c'est tellement normal à cette époque d'être sans nouvelles des siens. Soudain, à travers le brouillard qui cachait sa voix, Maurice Schumann devient audible. Va-t-il, comme à l'accoutumée parler d'espoir ? Or voici qu'il s'adresse à elles trois — les sœurs et la mère. Elles se dressent : "Fred Scamaroni est mort à Ajaccio, sa ville natale, le 19 mars 1943." Le choc est terrible, même lorsqu'on a tout accepté d'avance. Mais — et je reprends les paroles du livre : "Nous restons suspendues à la radio, cependant que nous laissons s'opérer insensiblement une transformation de Fred en nous. Ce n'est plus seulement le fils, le frère, l'ardent jeune homme passionné de vivre. La radio, le monde nous renvoient déjà un héros."

Pourtant, comme il est difficile, ensuite, de voir les survivants, ceux qui ont travaillé en Corse avec Fred et ne sont pas morts ! La vérité sur cette mort reste obscure pour la mère et les sœurs. En revanche, sa vie, la vie de Fred, se projette dans l'âme de Marie-Claire.

Le temps passe. Sa mère, femme admirable de force et de beauté que j'ai eu le privilège de connaître à Limoges pendant la guerre, meurt vers 1960, et son grand ami, homme admirable aussi qui lui rappelle son frère, a disparu. Lui restent sa fille (l'adorable bébé que j'avais connu à Limoges) et ses petits-enfants devant lesquels elle va dérouler l'histoire de ce frère tant aimé, avec lequel elle a partagé si profondément les mystères de l'enfance — d'où ce livre bouleversant.

Il faut le lire — histoire d'un jeune homme joyeux, la vie même, que tous ces camarades de guerre ont aimé, ceux qui l'ont connu à Londres parmi lesquels certains me parlent de lui, avec admiration, dès 1942, sans que je sache qu'il est le frère de Marie-Claire.

Fred est l'un de ceux qui ont réalisé leurs rêves d'enfance, entrevus à travers une collection de Jules Verne.

Adolescence passionnée, déjà. Puis le départ pour l'Angleterre en juin 1940 — il prend l'un des derniers bateaux (à St-Jean-de-Luz), comme d'autres, parmi lesquels se trouvent, le frère de Jacqueline Mella, le futur radio Kimw, Gérard Brault dit Gédéon, mon frère Jean-Pierre, ceux qui refusent la défaite et ont la chance de réussir à s'embarquer.

Volontaire pour l'expédition de Dakar, il est emprisonné à Alger, puis à Vichy. Libéré après bien des souffrances, il profite d'un travail anodin pour fonder un réseau, un maquis, et une filière d'évasion par l'Espagne. "Brûlé", condamné à mort par la Gestapo, il retourne à Londres en janvier 1942, rêve de faire de la Corse le premier département libéré, d'unifier la Résistance.

Mais, arrivé en Corse par sous-marin, il va d'épreuve en épreuve, de difficulté en difficulté. Pire que tout, son radio est arrêté et, après 30 heures de torture, finit par trahir Fred Scamaroni devenu Séveri. Fred, à son tour, subit les terribles tortures de l'OVRA italienne et, pour garder ses secrets, se tue dans un cachot de la Citadelle d'Ajaccio.

Serviteur de la République comme l'avait été son père et comme le sera sa sœur Marie-Claire, il a été fait Compagnon de la Libération,

cité à l'ordre de la Nation, nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

Le livre de Marie-Claire Scamaroni fait vivre et mourir devant nous un des héros les plus purs et les plus attachants de la Résistance.

Anne-Marie Bauer

### CARNET FAMILIAL

#### NAISSANCE

Thomas Durand, petit-fils de notre camarade Elise-Josette Clavel-Durand, le 1<sup>er</sup> décembre 1986.

#### DÉCÈS

Notre camarade Paule Espalieu, de Murat, est décédée. Novembre 1986.

Notre camarade Marie-Thérèse Fourquin, de Paris, est décédée. Décembre 1986.

Notre camarade Madeleine Lansac est décédée le 18 décembre 1986.

Notre camarade Henriette Levesque, de Lyon, est décédée. Fin 1986.

Notre camarade Marie-Louise Messéan est décédée le 24 janvier dernier. Secrétaire de l'A.D.I.R. elle a assuré pendant trente ans une présence permanente au Foyer du Boulevard Saint-Germain, s'occupant des problèmes sociaux de nos camarades et réservant à toutes un chaleureux accueil. Sa mort met toute la Section parisienne en deuil.

Notre camarade M<sup>me</sup> Minassio, de Pinsot, est décédée. Fin 1986.

Notre camarade Marie-Louise Payen, qui fut pendant des années notre fidèle porte-drapeau, est décédée le 26 décembre 1986.

Notre camarade Alice Peghaire, de Saint-Flour, est décédée. Décembre 1986.

Notre camarade Andrée Pick-Herbeaux, de Roubaix, est décédée le 6 décembre 1986.

Notre camarade Jeanne Vaillant, de Nantes, est décédée. Novembre 1986.

Notre camarade Marcelle Verjat, de Cluny, est décédée. Novembre 1986.

### Décoration

Notre camarade M<sup>me</sup> Soyfer, de Thiers, a été nommée chevalier de la Légion d'honneur.

### La maison de retraite de Boulogne

La maison de retraite des Anciens Combattants, 16, rue des Abondances à Boulogne est entrée en service. Prix : 260 F par jour ou 350 F si l'on est en cure.

### Recommandation

Nous demandons à nos camarades de bien vouloir informer l'A.D.I.R. ou leur déléguée de leurs changements d'adresse ou de numéros de téléphone, ainsi que de leur absence en cas d'hospitalisation prolongée, afin que nous soyons sûres de pouvoir toujours les joindre.

(\*) Ed. France-Empire. Préface de Maurice Schumann. A reçu le prix Poincaré.

## Prix de la Résistance Rectorat de Paris

Le 14 janvier 1987, dans les grands salons de l'Hôtel de Ville, le maire de Paris représenté par M. Diaz remettait leur prix 1986 aux 112 lauréats issus d'établissements publics et privés. Ils étaient venus nombreux malgré la neige qui avait découragé quelques adultes. Étaient également invités leurs proviseurs, leurs professeurs, leurs parents ainsi que quelques personnalités représentatives de la Résistance.

M. Jourden, après avoir remercié M. Diaz de nous accueillir dans ces somptueux salons se félicita du "retour de l'instruction civique dans les manuels scolaires et mit son auditoire en garde contre la tendance actuelle à la falsification de l'histoire : "Qu'ils apprennent à exercer leur esprit critique, dit-il, qu'ils sachent que c'est déformer l'histoire que d'écrire qu'il y eut 850 000 déportés français et qu'il en revint 620 000 des camps nazis parce que le journaliste qui a écrit cela a compté dans les deux nombres les requis du S.T.O."

M. Diaz exprima les regrets de M. Chirac de ne pouvoir être présent comme il aurait aimé l'être. Après avoir exalté l'esprit de la Résistance, il remercia "les associations qui s'appliquent à maintenir, par une entraide mutuelle l'esprit de solidarité qu'ils ont connu dans les combats".

Après la remise des prix offerts par les associations membres du jury départemental et les médailles offertes par la Ville de Paris, les uns et les autres, munis d'un superbe palmarès, se sont dirigés vers le buffet autour duquel de nombreux contacts s'établirent. La communication passait parfaitement entre générations dans cette rencontre que tous, résistants, enseignants et jeunes, auraient aimé prolonger un peu.

Dans le même temps, on admirait par les fenêtres la beauté de Paris enneigé. Paris, compagnon de la Libération.

Paulette Charpentier et Yvette Farnoux  
représentant l'A.D.I.R. au jury départemental.



# Verfügbar

Qu'un autre, dans ses vers chante les frais  
ombrages,  
D'un amoureux printemps les zéphirs attiédits  
Ou de quelque beauté les appâts arrondis...  
J'estime que ce sont banalités frivoles,  
Et je voudrais ici, sans fard, sans parabole,  
Chanter les aventures, et la vie, et la mort  
Dans l'horreur du Betrieb ou l'horreur du  
Transport  
D'un craintif animal ayant horreur du bruit  
Recherchant les coins sombres et les grands  
pans de nuit  
Pour ses tristes ébats, que la crainte  
incommode  
Ventre dans les talons — tel un gastéropode —  
Mais fonçant dans la course ainsi qu'un  
autobus

Pour fuir le travail tenant du lapinus,  
Pour aller au travail tenant de la limace  
Débile et pourchassé, et cependant vivace  
Tondue, assez souvent galeux et l'œil hagard...  
En dialecte vulgaire appelé "Verfügbar".

*Ce poème est le prologue d'une opérette écrite à Ravensbrück même par notre camarade Germaine Tillion d'après la parodie d'Offenbach, Orphée aux Enfers — "J'ai perdu mon Innnendienst" (service intérieur du camp) se chantait sur l'air de "J'ai perdu mon Eurydice". Intitulée Le Verfügbar aux Enfers, elle est demeurée inédite. Une anthologie de L'Humour dans les camps y trouverait son plus beau fleuron, mais y en a-t-il une ? A-t-on craint que le rire risque d'apparaître comme une profanation à l'égard des millions de victimes ? Pourtant l'humour est une forme de courage. Mais on a pu craindre aussi de rester totalement incompris.*

*Ceux de nos lecteurs peu familiarisés avec la vie des camps trouveront des éclaircissements dans le texte qui suit et que nous devons à une camarade appartenant au groupe des 27 000, nommée Elisabeth George.*

\*  
\* \*

*Verfügbar ! Vous l'êtes par flemme, par incapacité, par héroïsme, mais jamais par intelligence. C'est sans doute la position la plus épineuse, la plus méprisée du camp. Qui n'est pas inscrite au bureau du travail comme accomplissant une besogne fixe est considérée comme Verfügbar, ou disponible.*

Forte ou faible, jeune ou sur le retour, la Verfügbar est désignée au hasard pour accomplir des corvées toujours au-dessus de ses forces. De 6 heures du matin à 6 heures du soir, elle pave les routes, creuse le sable, abat les arbres, décharge les péniches sous la surveillance d'une ou deux Walkyries nazies et d'une chef de Kommando le plus souvent brutale. Pour entretenir ses forces : 200 grammes de pain, un quart de rutabagas à l'eau toutes les vingt-quatre heures avec, matin et soir, un amer breuvage surnommé café.

Sans la ruse et le camouflage, un organisme normal ne pourrait résister. Mais, si elle ne l'est pas par nature, la Verfügbar devient dissidente par nécessité. Le métier réclame des nerfs d'acier, un cœur bien accroché, de l'intuition et une certaine aptitude à la course à pied.

Deux fois par jour, à l'appel du travail, la Blockowa (chef de Block) de chaque Block doit livrer ses Verfügbaren à la voracité des chefs de Kommando. Cinq par cinq, on aligne

les victimes sur la Lagerstrasse. C'est à qui se recroquevillera le plus. Celle qui n'a pas des réflexes d'escargot adopte ceux de l'autruche et rentre la tête dans les épaules, s'imaginant ainsi passer inaperçue. Les premier et dernier rangs sont les plus exposés. Instinctivement on se croit plus en sécurité au centre de la mêlée. Illusion ! On ne peut échapper au regard d'oiseau de proie des Bandes rouges (chefs de Kommando) qui foncent sur vous, vous agrippent et vous poussent dans leur troupeau. Certaines malades, épuisées, geignent, implorant la permission de rentrer au Block. D'autres tentent la fuite mais sont, le plus souvent, rattrapées, rouées de coups, rejetées dans les plus dures colonnes.

Pour toute Verfügbar qui se respecte, l'appel du travail doit être considéré comme un sport. La règle du jeu consiste à se dissimuler pendant une heure et demie dans une zone de quelques centaines de mètres cernée par des policières, des chefs de Kommando et des gardiennes allemandes. Il n'y a qu'une solution : devenir invisible. Que ne possède-t-on pour cela le filet de Siegfried ou les procédés scientifiques de Wells ! Faute de sortilèges, il faut grossir le flot des malades, des éclopées ou se mêler à la cohue des tricoteuses en priant le ciel d'échapper au contrôle du marchand de vaches chargé d'administrer le travail au camp. Ce S.S. trappu à tête de groncin compte parmi les plus brutaux des nazis de Ravensbrück. Tirant les femmes par les cheveux, par les oreilles, leur distribuant coups de pied, coups de poing, les piétinant au besoin. C'est lui qui organise les transports pour les usines, c'est lui qui, assisté du médecin-chef, fait les sélections pour le camp d'extermination, puis pour la chambre à gaz. Le seul moyen de lui échapper est de battre en retraite du côté de la morgue ou de prendre ses jambes à son cou. Mais pour accomplir cet exploit, il faut beaucoup d'audace et de longues et vigoureuses jambes. On y laisse le plus souvent un soulier et quelquefois les deux.

Pour semer la Bande rouge, le plus sage est de s'agglomérer au premier groupe qui se trouve à votre portée. D'ailleurs, la Verfügbar ne peut vivre qu'au milieu d'une multitude. La solitude, la promenade individuelle lui sont souvent néfastes. Pour sa sécurité, elle se mue en sardine et ne voyage que par bancs.

A l'appel de midi et demi les S.S., certains jours, lancent les chiens dans la masse. C'est alors le bâton dans la fourmilière. De tous côtés, des femmes affolées cherchent à fuir. Les chiens mordent au hasard, mollets, bras, cuisses. Les coups pleuvent, synchronisés par les hurlements des malheureuses. L'incident se termine par une rafle magistrale, un enrôlement dans quelque colonne de terrassement.

Entre les appels, la Verfügbar profite d'une paix toute relative car c'est sur elle que l'on compte pour accomplir les multiples corvées que réclame un Block. L'une des plus odieuses et des plus fréquentes est celle qui consiste à aller chercher la nourriture. Pendant une heure, deux heures, parfois trois, sous tous les ciels, en plein courant d'air, il lui faut attendre devant les cuisines les bidons de 50 litres de soupe qu'avec l'aide d'une camarade elle traîne jusqu'au Block.

Dans son lit au troisième étage où elle vit en grappe, la Verfügbar voit sans cesse surgir la

Blockowa ou la Stubowa (chef de chambre) qui la fait descendre en vitesse pour l'envoyer chercher le pain, le bois, le charbon, du papier, de vieilles savates pour celles qui sont pieds nus, et lorsqu'une voix crie dans le dortoir : "Toutes les Verfügbaren devant le Block", ces dernières peuvent s'attendre, soit à partir en transport le soir même dans une poudrerie ou une mine de sel, soit à être embauchées sur l'heure pour décharger des péniches ou accomplir quelques travaux tout aussi féminins.

Pour les obliger à être présentes aux appels du travail, les Blockowas, qui sont responsables des désertions, privent de nourriture celles qui ne se rendent pas au sacrifice.

Au début de 1945, la situation s'aggrave. Où se camoufler ? Tout ce qui était estropié, bancal ou trop âgé pour fournir un travail suffisant a été emmené au camp d'extermination. Les rangs des malades devant passer la visite médicale sont sévèrement contrôlés et bientôt les disponibles sont parquées dans les Blocks les plus sordides, clos de grillages. Les Bandes rouges viennent là faire leur choix. On se cache alors sous les lits, dans la poussière et dans les poux. Les plafonds ayant été soulevés, on niche pendant des heures dans les combles en tremblant d'être vendue par celles qui vous ont vue vous y faufiler.

Ce sont de véritables exercices d'assouplissement qu'il faut faire pour sauter de poutre en poutre. Lorsque le danger est écarté, le plafond recrache ce qu'il avait englouti : des malheureuses mâchurées, aux yeux hagards qui jusqu'au soir guettent par les fenêtres sans carreaux l'hydre aux trois têtes qui viendra les happer. Rares sont les inconscientes qui ne deviennent pas cardiaques, névrosées et sournoises.

*Verfügbar*, mes semblables, mes sœurs, l'éternité sera-t-elle assez longue pour que nous puissions savourer la douceur d'être disponibles pour le farniente, pour la sécurité ?

Elisabeth George

## Amicale de Ravensbrück

### Pèlerinage 1987

Il aura lieu le samedi 2 mai sur le lieu même du camp de Ravensbrück. Le nombre des participants est fixé à 100. Retour le 5 mai. Pour tous les détails concernant ce voyage, s'adresser à l'Amicale.

### Musée de Ravensbrück

Le musée international du camp de Ravensbrück s'est agrandi et, à cette occasion une salle a été consacrée aux Françaises qui ont souffert et sont mortes au camp. Réalisée sous l'égide de l'Amicale, elle s'adresse surtout aux jeunes, formés aux nouvelles techniques de l'image : images de films, d'archives de la Deuxième Guerre mondiale, vidéocassettes, dessins de France Audoul, de Violette Lecoq et de Jeannette L'Herminier, ainsi que des poèmes, entre autres celui d'Anne-Marie Bauer : *Battez tambours*, traduit en allemand.



# L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

## aura lieu le vendredi 6 mars 1987

### dans la salle Médicis du Palais du Luxembourg

### 15, rue de Vaugirard, 75006 PARIS

Notre assemblée de mars 1987 se déroulera sur deux jours. Vous trouverez, ci-dessous, le programme détaillé des deux journées :

#### Jeudi 5 mars

15 h - Cérémonie du Souvenir dans l'église St-Louis des Invalides.

Rendez-vous à 14 h 50 devant le péristyle de l'église.

15 h 30 - Visite de l'Institution des Invalides.

A l'issue de cette visite, le général gouverneur des Invalides nous accueillera dans la Salle des Rencontres où nous retrouverons les grands invalides, pensionnaires de l'Institution ainsi que le personnel soignant. Cet accueil sera suivi d'une réception amicale.

Soirée libre.

#### Vendredi 6 mars

9 h 30 - Assemblée générale salle Médicis, Palais du Luxembourg (Sénat), 15, rue de Vaugirard.

13 h - Déjeuner au restaurant du Sénat. Pour celles qui le désireront une visite du Sénat

sera organisée à l'issue du déjeuner. La salle Médicis sera à notre disposition jusqu'au départ pour l'Arc de Triomphe à 17 h 15.

18 h 30 - Ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe.

#### ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants, cette année, sont : M<sup>mes</sup> Anthonioz, Charpentier, Fleury, L'Herminier, Mella et Vernay.

Rappelons que toutes nos adhérentes peuvent poser leur candidature à condition de la déposer au siège de l'A.D.I.R. deux mois avant la date de l'Assemblée générale.

#### COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1987 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D. 5266-06.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception de ce bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

#### Très important

Cette assemblée se déroulera donc dans des lieux publics et les mesures de sécurité prises par le gouvernement nous obligent à fournir à ses deux institutions une liste nominative des adhérentes qui participeront aux diverses réunions — et qui devront en outre être munies de leurs papiers d'identité. (Des badges leur seront donnés à leur arrivée.)

Cette liste devra être remise au plus tard le 28 février.

Nous vous demandons, en conséquence, de bien vouloir vous inscrire dès que possible pour une ou les deux journées, suivant vos disponibilités.

En ce qui concerne le prix global, du déjeuner au Sénat, de la réception aux Invalides et des frais d'autobus pour se rendre du Sénat à l'Étoile, il se monte à 270 F.

## Le Mémorial de la prison du Cherche-Midi

En 1966, Pierre Cheval, ancien résistant et conseiller municipal de Créteil, apprenait la démolition à Paris de la prison militaire du Cherche-Midi. Il réussissait in extremis à sauver le grand portail par lequel étaient passés nombre de résistants pour y être jugés par le Tribunal allemand du Grand Paris. La plupart furent fusillés, au Mont-Valérien généralement, ou déportés. Les vantaux du vieux portail de chêne, pesant plusieurs tonnes, furent transportés à Créteil.

Le général Pierre Billotte, alors député-maire de Créteil, Pierre Cheval et le colonel René Dessailly voulaient intégrer ce symbole dans un monument à la mémoire de la Résistance. Deux projets furent proposés, mais, faute de crédits, le monument ne put être édifié.

Lors de la création du département du Val-de-Marne, le Comité d'entente et la Municipalité de Créteil firent appel au nouveau Conseil général pour obtenir une subvention. Le Conseil général trouva l'idée généreuse et ouvrit un concours pour désigner le sculpteur du futur monument commémoratif de la Résistance et de la Déportation.

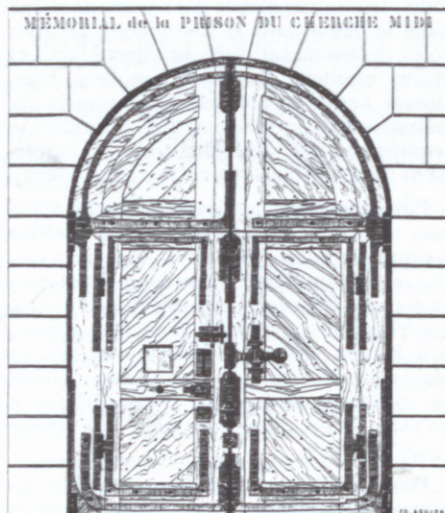
Le monument fut construit et mis en place, mais sans utiliser les portes. Il fallut attendre dix-huit ans pour que la Municipalité, sous l'impulsion de Laurent Cathala, nouveau député-maire de Créteil réalise enfin le vœu de Pierre Cheval et de René Dessailly.

Dressé sur l'Esplanade du Souvenir, intégré dans son cadre de pierre, le portail est devenu Mémorial le 11 novembre 1982. L'intention de ses créateurs est :

- d'une part, de reconstituer l'histoire de cette prison militaire,

- d'autre part, les archives ayant été détruites par la Gestapo en 1944, de dresser la liste de celles et de ceux, Français et Alliés, qui ont été jugés et condamnés pour fait de Résistance par le Tribunal allemand qui siégea à la prison du Cherche-Midi de 1940 à 1944.

Dès qu'ils sont connus, leurs noms sont gravés sur le Mémorial, où figurent déjà ceux de Maurice Barlier, Gaston Breton, Osithe Docquier, Ian Doornik, Honoré d'Estienne d'Orves, Lucien Frémont, Agnès Humbert, Pascal Lafaye, René Leduc, Jean-Jacques Leprince, Georges Loustaunau-Lacau, André Noël, Maurice Noël, Gabriel Péri, Henri Perrette, Jacques Tarrière.



## Secrétariat social

### Le droit au pèlerinage

La direction des Statuts et de l'Information historique nous rappelle qu'il existe un droit au pèlerinage sur les tombes des combattants "Morts pour la France" et nous expose en quoi il consiste.

Peuvent en bénéficier les veuves, les parents et grands-parents, les enfants et petits-enfants. Non les frères et sœurs à moins que les ayants droit n'utilisent pas cette possibilité.

La S.N.C.F. délivre des billets de 1<sup>re</sup> classe gratuits — que rembourse le Secrétariat d'État aux Anciens Combattants — de la gare du domicile à la gare la plus proche de la destination. Pour les pèlerinages à l'étranger, les facilités sont : la gratuité en R.F.A. et en Hollande et une réduction de 70 % en Italie.

La gratuité des traversées maritimes est limitée aux veuves, ascendants et descendants du premier degré.

Elle est accordée aux familles domiciliées outre-mer ou à l'étranger. En cas de voyage par avion le transport peut également être remboursé.

Ne pouvant entrer dans tous les détails que comporte le droit au pèlerinage, nous conseillons à ceux que cela intéresse de s'adresser au Directeur interdépartemental du Secrétariat aux Anciens Combattants de qui dépend leur lieu de résidence et qui a compétence pour les aider et les conseiller.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ  
N° d'enregistrement à la  
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6